

Un article de Georges HANSEL, spécialiste d'Emmanuel Levinas sur le livre de Philippe Enquin

*Mots croisés, trois générations de Juifs argentins,*¹ le livre que vient de publier Philippe Enquin est de part en part fascinant. On peut le lire d'une traite, tenu en haleine par la diversité des perspectives qu'il évoque, unies autour du destin, ou plutôt des destins, d'une même « famille » tout au long du vingtième siècle. On peut également ouvrir l'ouvrage au hasard des chapitres et succomber au charme du style des lettres et des photographies, se retrouver en symbiose avec les sentiments, les ambitions, les amours et les drames des personnages, comme si nous étions plongés dans un roman. Enfin, l'auteur retrace les étapes de son évolution personnelle, une évolution se terminant en révolution où l'auteur renoue avec un passé volontairement occulté, sinon oublié, par les deux générations qui l'ont précédé.

Naum le grand-père

À tout seigneur tout honneur ! Voici le patriarche du clan, Naum Frumkin, qui arrive à Buenos Aires sans le sou à 22 ans de Biélorussie pour échapper au sort tragique des Juifs incorporés de force dans l'armée russe. Devenu Naum Enquin, par erreur sur les registres d'immigration, il acquiert une fortune considérable en quelques années dans le commerce de gros et devient une notabilité active de la communauté juive, toujours tiré à quatre épingles. Il aura six enfants, dont le dernier est Benjamin, le père de notre auteur. Pourtant Naum, délibérément, ne donne aucune éducation juive à ses enfants. Ils sont inscrits dans les meilleurs établissements scolaires et n'auront aucun lien avec la communauté. Destin typique de nombre de Juifs de cette époque, parfaitement assimilés mais qui pourtant, se mariant le plus souvent entre eux, resteront au moins pour une génération au sein du peuple juif. Philippe Enquin donne une description passionnante de cette communauté d'immigrés, arrivés pauvres et devenus aisés, qui n'en comprend pas moins une fraction composée de trafiquants malhonnêtes ou même mafieuse, allant jusqu'à la négociation de la traite des blanches, dénommés les « ténébreux », ce qui ne les empêche pas de disposer d'une synagogue, d'un théâtre et d'un cimetière.

Rosita, la tante, responsable, courageuse, joyeuse, merveilleuse.

Et voici Rosita l'aînée des enfants de Naum, objet d'un chapitre intitulé peut-être un peu injustement « Rosita, la mondaine ? », si l'on prend en compte le courage de cette femme de tête face aux épreuves qu'elle va subir. À l'âge de 11 ans, à la mort de sa mère, elle devient la maîtresse de maison et quasiment la mère de ses jeunes frères qui l'adorent et la respectent. En 1921, à 24 ans, elle se marie avec Gaston Lehmann issu

¹ Edition La Cause des Livres, 2013, Diffusion C.E.I.

d'une famille bourgeoise alsacienne. Qu'on se figure que Gaston s'était enrôlé dans l'armée française en 1914, comme bien d'autres Juifs de l'époque, remerciés vingt-six ans plus tard par un certain « statut des Juifs ». En quatre ans, Rosita a quatre enfants, dont deux jumelles. Parallèlement cette mère de famille affectueuse et attentive a un autre visage : elle aime s'amuser, danser, voyager ; elle est très belle, élégante, enthousiaste, respirant la vie à plein poumon, fréquentant la haute bourgeoisie et rencontrant à Paris des écrivains connus. Cette « belle époque » ne dure pas et les difficultés, puis les drames, vont s'enchaîner. Les affaires sont mauvaises et il faut renoncer à ce train de vie, s'entasser dans un minuscule appartement. Quelques années plus tard, la situation financière se rétablit, et la vie sociale reprend. Mais les vrais drames surviennent. Francine, une des filles de Rosita, merveilleuse pianiste, se suicide en 1962 et deux ans plus tard, Marta, une des jumelles, disparaît dans un accident de voiture. Rosita s'occupe de ses petits-enfants, merveilleuse grand-mère, qui leur laisse un souvenir inoubliable. Que la haute bourgeoisie, ses conventions et sa vie facile, puisse se conjuguer avec l'affection, le courage et l'esprit de responsabilité, nous écarte de certaines représentations simplistes. Dans la nuit noire qui a recouvert l'Europe entre 1940 et 1945 et que Rosita n'a pas connue, d'autres femmes juives, façonnées dans le même archétype, l'ont mué en résistance indomptable.

Benjamin, le père

Le dernier né de Naum, Benjamin, le père de l'auteur, est une figure éblouissante, dont on aurait pu dire qu'il réunit tout en lui, si ce n'était l'absence de rapport réel avec le judaïsme et le peuple juif. Il se déclare tout de même "fier d'être un Juif russe", (avec une majuscule). Les lettres de Benjamin émaillent le récit et chacune est un fragment de littérature. Il est simultanément drôle et studieux, attaché à sa famille, profond en amitié et en amour. Il commence des études de médecine à 17 ans, frappé par la tuberculose à 18 ans, une maladie qui à l'époque était souvent gravissime. Au sanatorium où il est soigné, il côtoie la mort et rencontre l'amour en la personne d'Elena, catholique chilienne pratiquante. Amour à la fois intense, tragique et tumultueux, qu'il raconte dans une lettre à son frère José, "vingt pages accomplies et authentiques", dira ce dernier (nous en avons quatre), amour qui, après plusieurs années, finira par se révéler impossible sans jamais être oublié. À 90 ans (!) il en commencera le récit qu'il ne pourra pas terminer.

Benjamin est un brillant étudiant en médecine, un grand travailleur dans cette spécialité, mais curieux de tout, d'histoire et d'histoire de l'art, amateur de musique et de littérature, et même écrivain (!). Il sera spécialisé en radiologie et aura des fonctions importantes comme chef de service hospitalier ou président d'organisations professionnelles

Benjamin ne néglige rien. Il écrit à son frère José : "C'est très bien de réussir à être quelqu'un et ce, dans le domaine de l'argent, de la science et de l'art". Le sentant désorienté, il dit aussi : "Je te propose une idée, devenir riche et puissant". Sur ce point, il sera frustré par ses échecs en bourse, sans doute plus dans sa délicate vanité que pour l'argent perdu,

car comme il le disait à l'âge de 20 ans: "Mes deux phares sont le titre de médecin et celui d'auteur théâtral".

Épargné dans sa jeunesse par la tuberculose, sa carrière littéraire se termine par un prix littéraire international en décembre 2001 et il meurt deux mois plus tard à l'âge de 94 ans. Quel homme, quelle vie!

Je crois que bien des gens qui l'ont connu auront pensé de lui, "l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré".

Oubliant bien d'autres figures (José, Bernardo, Alejandro et Adolfo) que j'engage le lecteur à découvrir, il me faut maintenant parler de l'auteur, ou pour être plus exact de commencer par *les* auteurs, avant de décider qu'il y a quand même *un* auteur. Selon ce dernier, *les* auteurs seraient Felipe l'Argentin, Philippe le Français et Frumkin le Juif.

Felipe, l'Argentin

Felipe est un jeune homme cultivé, lisant beaucoup et qui, par bien des côtés, rejoue à sa façon la vie de son père. À quinze ans, il tombe éperdument amoureux d'une Elena (!), catholique fervente (*bis repetita placent*, aurait dit Horace) qui écrit des poèmes, amour éphémère qui s'arrête à la porte de l'église. Deux ans plus tard, à l'occasion d'un camp organisé par les étudiants, l'amour d'Elena est remplacé par l'amour de la nature, « expérience exceptionnelle » et en même temps Felipe rencontre une collection de personnalités plus ou moins contestataires, en tout cas dans leurs chansons.

Rien d'étonnant à ce que devenu étudiant, Felipe soit entraîné dans le syndicalisme étudiant opposé à Peron et se fasse exclure provisoirement de l'université. Il n'est pas vrai que l'on rencontre toujours ce que l'on cherche, mais ce que l'on rencontre, c'est vraisemblablement qu'on le cherchait. Felipe fait connaissance avec des dirigeants admirables de désintéressement et de rigueur intellectuelle, en particulier une personnalité exceptionnelle, Albert Coffa, devenu par la suite professeur de philosophie à l'université d'Indiana et mort tragiquement à 49 ans. Sous son égide, le bourgeois qu'était Felipe acquiert des « convictions politiques » marquées par le refus de l'arbitraire du pouvoir, mais des convictions à l'abri de tout sectarisme idéologique, dont le modèle explicitement revendiqué est Albert Camus.

En 1956, Felipe rencontre Gladys, personnalité complexe, à la fois délicate et déterminée, intéressée par tout, par la littérature, par le cinéma, qui plus tard deviendra peintre, mais aussi par la politique et les problèmes « existentiels », avec qui il ne se mariera « civilement » qu'en 1960. Curieuse rencontre, non dépourvue de péripéties initiales, en somme un coup de foudre rétrospectif, si l'on en juge par la profondeur d'un lien qui ne sera rompu que par l'ange de la mort, lequel ne se présentera qu'après une cinquantaine d'années, trop tôt quand même. Sous produit de cette symbiose de deux complexités, grâce à Gladys, Felipe a rencontré la psychanalyse, « grande découverte » qui, si on l'en croit, lui a permis de se séparer du poids excessif de la personnalité de son père et aussi, dit-il, de celle de son oncle José, propriétaire d'une usine de chaudronnerie, qui l'avait engagé.

Philippe, le Français

En 1962, Gladys et Felipe quittent le Nouveau Monde pour visiter l'Ancien pendant un an, pour la France, spécialement Paris, en pleine croissance économique et rénovation politique après les difficiles années de la guerre d'Algérie. Mais Felipe devient Philippe, « le français est tellement plus beau que l'espagnol », le bourgeois devient bohème, dans une idéalisation peut-être excessive, et la visite d'un an se transforme progressivement en immigration, une décision difficile à prendre qui ne deviendra définitive que sept ans plus tard en 1969.

Philippe est engagé dans un organisme de consulting le groupe Bossard, spécialisé dans la stratégie d'entreprise et entame une brillante carrière. Le lecteur de Dostoïevski s'engage dans les affaires.

Nouvelle rupture, en 1973, Philippe prend son indépendance en fondant un cabinet-conseil le MID (Marketing, Innovation et Développement). Cependant Philippe n'a pas oublié les « convictions politiques » de Felipe. Bien au contraire, c'est là qu'il va les mettre en application. Il impose à ses associés des principes de transparence et d'équité. Les décisions sont annoncées et expliquées, les salaires sont publiés, on ne licencie personne pour raison économique, les bénéfices sont partagés selon une règle bien établie correspondant aux fonctions de chacun, un voyage annuel auquel participe tout le personnel est organisé (Corse, Marrakech, Sénégal, Istanbul, etc.) et, cerise sur le gâteau, le tutoiement est de règle. Cependant les choses deviennent progressivement très difficiles et, en 1994, conséquence de la mondialisation, il faut vendre MID à un groupe international, Mercer Management Consultant dans lequel Philippe devient salarié et où, dit-il, il a passé « les meilleures années de sa vie professionnelle ». Dans cette entreprise américaine, où le professionnalisme se conjugue avec l'ouverture d'esprit et l'humour, et qui sera désignée par une enquête du Figaro comme l'un des « meilleurs endroits pour travailler en France », Philippe peut continuer dans sa voie propre, celle qu'il a toujours suivie, celle qu'il aime, « théoriser, réfléchir, conceptualiser ».

Frumkin, le Juif

La transformation de Felipe en Philippe était une évolution balisée au sein de la rencontre d'un tempérament à la fois rationnel et sensible avec des circonstances de la vie, mais évolution transcendant cette rencontre. Naître dans une famille juive assimilée et bourgeoise, être cultivé, capable et entreprenant, voilà le cadre où se déroule la vie de bien des Juifs lorsqu'ils ont la chance d'échapper aux drames de l'histoire. Cependant le tempérament et les circonstances n'épuisent pas tout. Comme on l'a vu, Felipe était un idéaliste s'arrêtant à la porte de toute idéologie. La conjonction entre ce qui est, tempérament et circonstances, et le souci de ce qui devrait être, suscité par son idéalisme toujours

insatisfait, voilà ce qui permet de comprendre le passage de Felipe à Philippe.

Toutefois, cela ne suffit pas à expliquer le passage de Philippe à Frumkin, passage qui ne s'est pas fait en un jour. Cela commence mal. Oubliant pour un temps les leçons inoubliables d'Albert Coffa, vis-à-vis d'Israël, l'idéalisme de Philippe devient idéologique. Il est proto-communiste, « compagnon de route » comme on disait à l'époque, « Israël étant du mauvais côté, colonisant le pauvre peuple palestinien chassé de sa terre ».

Mais voilà qu'après la victoire de la gauche en 1981, les illusions se dissipent et le visage de l'idéal communiste devient rétroactivement grimaçant, bien tardivement tout de même. Le rideau s'étant déchiré, les découvertes, quasiment les révélations, peuvent se succéder, l'évolution passée de Felipe et Philippe ouvrant sur des révolutions.

La naissance de Frumkin, le Juif, se produit avec le choc émotionnel d'un voyage en Israël en 1987, pays où Felipe l'Argentin, Philippe le Français et Frumkin le Juif, se sentent tous les trois à l'aise, chez eux, « à la maison », sentiment immédiatement partagé avec Gladys, son épouse.

Encore quelques années de latence et les choses vont s'accélérer.

En 1995, révélation du livre d'André Neher, *l'identité juive*. Huit après sa naissance, Frumkin est devenu majeur, il sait qu'il est Juif, « descendant d'Abraham » issu de l'universalité humaine. Frumkin fait maintenant partie du « peuple juif », notion que beaucoup ne comprennent pas.

En 1996, Frumkin découvre que son grand-père était un dirigeant actif de la communauté juive argentine, président de la Hevra Kadischa et généreux donateur. Stupéfiant !

En 1997, Frumkin apprend que le frère de son grand-père, Aaron Frumkin, Juif pratiquant, a donné naissance à une lignée de descendants qui vivent en Israël. Frumkin les rencontre pour apprendre grâce à eux qu'il est descendant du Maharal de Prague !

Commence alors la découverte du judaïsme dans des séminaires donnés par Shmuel Trigano, Claude Birman et le Rabbin Sultan, où Frumkin saisit la « la richesse, la profondeur, et la modernité de penseurs tels que Maïmonide, Juda Halevi, le Maharal, et tant d'autres ».

Frumkin rencontre le Rabbin Krygier et adhère à la communauté massoreti Adath Shalom, communauté « dynamique, sympathique et accueillante » qu'il dirige.

« Et puis vint la découverte du Talmud », dernière étape (à ce jour) d'un parcours qui a pris l'allure d'un feu d'artifice réunissant dans une même gerbe, dans un même bouquet harmonieux, les lumières de Felipe, Philippe et Frumkin.

L'auteur sait maintenant que sa propre singularité, irréductible comme celle de tout être humain, est enveloppée dans un tissu, provisoirement oublié, tressé de tous les fils de l'histoire juive.

Qui est l'auteur ?

Alors, qui est donc l'auteur ?

Il nous l'explique. Apprenant que la racine du mot « hébreu » signifie « passer », « dépasser », « aller plus loin », se retournant sur son passé et interprétant les étapes de sa vie, l'auteur écrit : « Ce fut une révélation. Fulgurante. Je me suis senti charnellement descendant d'Abraham. J'ai eu la conviction qu'Abraham était mon ancêtre, peut-être parce que je me suis identifié avec le Juif en tant que passeur. [...] J'ai senti que j'appartenais au peuple juif, à ce peuple de passeurs en exil. »

Il ne m'appartient pas de commenter ces lignes inspirées par une évidence intérieure qui en garantit la vérité.

Cependant, mon point de vue de lecteur, point de vue extérieur évidemment, est différent. L'auteur est descendant de Joseph. Joseph, rejeté loin des siens, assimilé au point que vêtu de ses habits égyptiens ses frères, dirigés par Juda, ne le reconnaissent plus, prisonnier dans une société brillante bien que totalitaire avant d'en devenir premier ministre, premier ministre « de gauche » mais d'une gauche rejetant le totalitarisme, une gauche qui se soucie par avance de la subsistance du peuple en conjuguant l'autonomie laissée aux paysans avec la rigueur d'une organisation rationnelle et prévoyante, Joseph qui finira par retrouver sa famille. Espoir messianique de la réunion de deux composantes de l'identité juive, celle de Juda et de Joseph, concrétisées beaucoup plus tard par deux royaumes, « deux États juifs » parfois opposés.

L'auteur, indissolublement Felipe, Philippe et Frumkin, descendant de Joseph, n'a pas « retrouvé » son appartenance au peuple juif. Sans le savoir, il ne l'a jamais perdue. Et n'oublions surtout pas comment la tradition désigne Joseph, Joseph l'assimilé, succombant presque aux charmes de la femme de Potiphar, mais se ressaisissant en se rappelant le visage de son père : « Yossef ha-tsadiq », « Joseph le juste ».

Mes derniers mots seront pour Gladys. Peu de temps avant son décès, en avril 2012, Gladys a présenté ses peintures dans une exposition à la Galerie argentine. Au milieu de la salle une composition étrange faite de fonds de boîtes métalliques placées les unes à côté des autres. Cette œuvre était consacrée au thème de la Résistance.

Sur chaque boîte était représenté un visage et, curieusement, au centre de la composition, sur trois lignes horizontales, il y avait une collection de boîtes presque noires, entrecoupée également par quelques boîtes à visage. Était-ce seulement la nécessité d'un équilibre des couleurs qui expliquait la présence des boîtes noires ? Non, pas seulement. L'arrangement des boîtes noires n'était pas quelconque : il dessinait sans que l'on s'en aperçoive le mot LUTTE. Résistance, lutte nécessaire certes, mais lutte pour le visage humain, ou visage humain résistant par

sa transcendance même, messages à ne pas oublier même si, corollaire de leur profondeur, ils sont à peine visibles.
Messages de Gladys, au souvenir de laquelle je dédie ces lignes.